

## INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal  
de 8 heures du matin à 6 heures du  
soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26

(Imprimerie Latina)

# UNION FRANÇAISE

## PETIT JOURNAL DU MATIN

Année IV Num. 10 91-971

## Un verdict attendu

La journée ne finira pas sans doute avant que le télégraphe ne nous ait fait connaître le verdict du Conseil de Guerre dans la douloureuse affaire du capitaine Dreyfus.

Exempté de tout préjugé et de tout parti-pris nous souhaitons sincèrement que ce malheureux ait pu prouver son innocence.

Par malheur, si grandes, si accablantes sont les charges relevées contre lui, si nous en croisons les révélations que la presse parisienne a cru pouvoir garantir, que nous ne l'espérons guère.

Bien que le Conseil de Guerre, pour des raisons trop faciles à comprendre, ait cru devoir décréter le huis clos, nous tonsons pour certain qu'il n'est pas coupable le capitaine Dreyfus sera jugé avec la plus complète impartialité. S'il est acquitté il pourra reparater le front haut parmi ses camarades, pas une main ne s'éloignera de la sienne; s'il est condamné, pas une voix ne s'élèvera pour l'absoudre.

De toutes façons justice sera faite.

Jusqu'au dernier moment les opinions seront restées partagées au sujet de l'inculpé. Pendant que les uns, ne voyant en lui qu'un monstre abominable, un effroyable gredin qui a trahi longuement au profit de la synagogue et de l'Allemagne la plus odieuse perfidie, par haine de la Russie et de la France, d'autres ne voyent en lui qu'une victime de la fatalité et d'un offroyable concours d'apparences mensongères.

Les mêmes contradictions existent sur sa conduite privée. Pendant que ses amis la proclament un modèle de toutes les vertus domestiques, fils respectueux, époux fidèle, père dévoué, ses détracteurs au contraire nous le représentent comme un coureur d'alcools et un pilier de tripos, à bout d'expéditions.

Si Dreyfus est innocent, quel remords pour ceux qui l'ont accusé à la légère et qui ont jeté sur ses épaulures la boue infamante d'une imaginaire trahison!

Si il est coupable, il n'est pas de châtiment trop rigoureux pour ce misérable.

Thémis qui est assez grande dame, a-t-on dit, pour pouvoir se montrer clément, de temps en temps, à l'égard d'un malfaisant vulgaire, serait tenue de se montrer implacable contre un scélérat de cette envergure. Les juges ne failliront pas à leur mission, si éloquentes que soient les paroles du défenseur et les larmes d'une mère et d'une épouse de tous respeccées.

Si justice n'était pas faite, il semble qu'un cri de réprobation et de colère sortirait de toutes ces tombes où dorment de l'éternel sommeil les ploupiers fusiliés, pour des actes d'indiscipline qui n'aimaient pas assez leurs sergents, mais qui adoraient du moins leur patrie.

Il n'est point rare, en effet, que les Conseils de Guerre, en leurs sessions périodiques, ne soient amenés à condamner à mort, dans l'intérêt supérieur de la discipline, un pauvre débile qui a oublié, dans un moment d'ivresse, les égards quo mérite un brigadier brutal ou un sergent goguenard.

C'est le salut même de la patrie qui exige de telles rigueurs.

Soit!

Mais s'il est indispensable à notre sécurité que ceux qui disparaissent de cette terre dont la lourde main s'abatit un jour en soufflet sur une face de caporal, il ne l'est pas moins qu'on débarrasse tout jamais le pays et l'armée de ceux qui, moins vifs mais plus pratiques, seraient convaincus d'avoir livré ou tenté de livrer à l'étranger, contre bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, les plans de mobilisation dont le secret a pu être confié à leur honneur de soldats.

Il y a quelques années, rappelle un de nos confrères de France, un misérable adjudant, Chatelain, comparaissait devant un Conseil de guerre, dans le Midi, sous l'inculpation de haute trahison, et ses juges qui, retenus par le texte de la loi, ne pouvaient lui imposer une peine plus forte, le condamnèrent à la déportation dans une enceinte fortifiée. Un article du Figaro, que nous avons reproduit récemment, nous a appris qu'il s'y trouve encore et s'y fait remarquer par son cynisme et son arrogance.

Les mêmes juges, le même jour, appelés à se prononcer pour un cas d'insubordination suivie de viol de fait, ne fit-*ce* que d'une simple bousculade, eussent été obligés de prononcer une condamnation à mort.

La mort au petit pioplou dont la main fut légère et prompte, ainsi le veut le salut de la patrie! Mais le misérable qui le trahit, qui la vend, qui la jette en pâture pour trente deniers à l'avenir qui la goute, ne perd pas le droit de terminer ses jours dans une paix relative, nourri et entretenu par l'état dans l'enceinte d'une ville fortifiée.

Je sais bien qu'il y a l'exécution des bons, des gens et des camarades dont il faut tenir compte, mais une armée de trahit, est elle bien sensible à des considérations de cordon?

Il faudra bien quelque jour modifier la loi pour en rendre plus équitable la justice distributive.

Coupable, le capitaine Dreyfus ne paraîtra jamais assez châtié, et ceux-là mêmes qui encouragent sa trahison, qui escomptent

ses révélations et mirent à profit sa basse perfidie, penseront comme la France, par lui follement livrée en ses secrets de défense nationale, qu'il mérite autre chose qu'une anonyme relégation.

Mais Dreyfus est-il coupable?

Encore une fois, sans oser l'espérer, nous voulons souhaiter pour lui, pour son uniforme, pour l'héroïque province dont il est issu, pour le drapeau sous lequel il s'est abrité, pour les écoles qu'il a fréquentées, pour les mains qu'il a étreintes dans les siennes, pour sa famille et pour son culte, pour nous-mêmes, pour le bon nom de notre Franco aimé, qu'il soit reconnu innocent et qu'il reste acquis que de tels monstres et de tels crimes sont impossibles dans les rangs de notre armée.

### ESSAIS DÉFENSIFS DES MAUSER DOVILIS

RÉFORMÉS À PARIS, PAR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARMES PORTATIVES.

Il arriva quelquefois, (trop rarement, hélas!) que les travaux faits par des tiers pour le compte du gouvernement sont à l'avantage de celui-ci.

La proposition faite au gouvernement antérieur par M. Darche, de tirer parti des Cachettes Amburgeses comme on les appellait, et d'en faire des armes de premier ordre, est une espèce de miracle dans le genre.

Nous saisissons avec empressement (vu les résultats des expériences qui viennent d'avoir lieu) l'occasion de faire ressortir qu'on n'a jamais tort de s'adresser à l'industrie Française, surtout quand il y a de sérieuses difficultés à vaincre, et qu'il faut s'en rapporter aveuglément d'avance à la bonne foi et à l'ingéniosité du proposant, comme il est arrivé dans le cas qui nous occupe.

Ce qui est clair comme bonjour, palpable et indiscutable, c'est que le Mauser-Dovilis ne valait absolument rien, et que le Mauser-Dovilis-Darche, est la meilleure arme portative de l'Amérique du Sud. Mais le plus étonnant en cette affaire, c'est que ce fusil inventé ne connaît au gouvernement Uruguayan que LA MORTEUR DU PRIX d'un fusil moderne fabriqué par toute autre maison industrielle, et cela tout en bénéficiant d'une notable supériorité balistique sur tous les fusils à répétition actuels, exception faite du Daudeteau, auquel il est égal sauf le mécanisme de fermeture.

On n'a qu'à ouvrir à la première page les Nos des 14 et 21 octobre dernier de *El Ejército Uruguayo*, pour se convaincre que le fusil Daudeteau a battu sur toute la ligne ses concurrents, Mauser, Manlicher, et autres, dans les essais officiels comparatifs faits en Belgique par la commission technique chilienne chargée de se prononcer sur le choix d'un fusil de petit calibre. Or le nouveau fusil Uruguayan n'a absolument rien à envier à ce fameux Daudeteau, po... la tr... qu'il utilise. Il même cartouché, le même c... o, les mêmes accessoires, et quo, par co... évidem... ses conditions balistiques sont ident... égales à celles de son frère à répétition.

Il a même, d'après, tous les officiers qui ont pu l'apprécier, un avantage sur ce dernier, en ce qui concerne tout particulièrement l'armée de l'Uruguay, c'est celui d'être à un seul coup et par cela même plus simple et plus rustique.

On n'a qu'à ouvrir à la première page les Nos des 14 et 21 octobre dernier de *El Ejército Uruguayo*, pour se convaincre que le fusil Daudeteau a battu sur toute la ligne ses concurrents, Mauser, Manlicher, et autres, dans les essais officiels comparatifs faits en Belgique par la commission technique chilienne chargée de se prononcer sur le choix d'un fusil de petit calibre. Or le nouveau fusil Uruguayan n'a absolument rien à envier à ce fameux Daudeteau, po... la tr... qu'il utilise. Il même cartouché, le même c... o, les mêmes accessoires, et quo, par co... évidem... ses conditions balistiques sont ident... égales à celles de son frère à répétition.

Il a même, d'après, tous les officiers qui ont pu l'apprécier, un avantage sur ce dernier, en ce qui concerne tout particulièrement l'armée de l'Uruguay, c'est celui d'être à un seul coup et par cela même plus simple et plus rustique.

Les soules craintes qui subsistent, étaient relatives au calibre choisi (6 millimètres et demi), lequel à priori pouvait paraître trop réduit; elles ont disparu comme par enchantement.

Ceux qui ont vu lundi le travail de ces jolis petits lingots de nickel, qui ont plutôt l'air d'objets d'arts excessivement soignés qu'on d'origine de destruction, ne sont plus tentés de leur donner le nom de balles humaines.

Les trois chevaux qui ont été sacrifiés pour les expériences (on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs) sont tombés foudroyés à la première balle qui les a touchés, et chose incroyable, mais d'une affreux réalité, une partie des intestins de l'un de ces pauvres animaux, avait pris par un trou énorme le chemin du sortis du ejoli polis joviens de 6 millimètres et demi. Ceux qui voudront continuer à appeler cet obus: *humainitaire*, devront se placer au point de vue de l'abrégation des souffrances, et ne plus trop compter sur le caractère bénin des blessures faites par elle.

Toutefois les probabilités sont pour une augmentation considérable du nombre des morts relativement à celui des blessés, et à ce point de vue, on pourra encore l'appeler *humainitaire*, si l'on considère que c'est un bienfaît d'être allégé vivement et sans trop de douleur de fardeau de la vie. Heureusement, tous nos jeunes et vaillants soldats ne seront certainement pas de cet avis. La raison pour laquelle les blessures faites par ce projectile sont d'une extrême gravité, résidé dans la très grande vitesse du passage de la balle à travers les tissus. La colonne de chaleur correspondant à la section de la balle est projetée latéralement avec une telle violence pour livrer passage à celle ci, que la balle n'est pour ainsi dire pas localisée et que la commotion produite dans les organes essentiels de l'existence en supprime les fonctions, alors même que le projectile ne fait que passer dans leur voisinage.

Il résulte de cette similitude lois de l'inelasticité qu'étant animée d'une grande vitesse initiale, une balle de diamètre réduit peut produire une blessure beaucoup plus grande, que celle d'un projectile d'un diamètre double ou triple, animé d'une vitesse moindre.

L'effet produit sur les tissus osseux n'est pas moins à l'avantage de la balle de nickel. Au lieu d'une fracture plus ou moins compliquée c'est une véritable pulvérisation qu'elle produit; sur 7 à 10 centimètres de longueur, l'os atteint et les tissus voisins sont en bouillie, de sorte que l'amputation est faite d'office par la balle elle-même.

L'effet produit sur les tissus osseux n'est pas moins à l'avantage de la balle de nickel. Au lieu d'une fracture plus ou moins compliquée c'est une véritable pulvérisation qu'elle produit; sur 7 à 10 centimètres de longueur, l'os atteint et les tissus voisins sont en bouillie, de sorte que l'amputation est faite d'office par la balle elle-même.

Nous croisons devoir donner quelques renseignements numériques pour terminer cet exposé, ces chiffres serviront en même temps de rectifications à diverses erreurs qui se sont glissées dans la plupart des comptes-rendus publiés précédemment.

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Vendredi 21 Décembre 1894

Prix d'achat du Mauser 1871..... \$ 3.80

Prix de la transformation d'un fusil..... 7.65

Id id de la carabine..... 6.30

Il resto au gouvernement un sabre bayonnette valant à peu près..... 2.00

D'où, prix de revient du fusil transformé..... 9.45

Id id de la carabine..... 10.10

Calibre du fusil et de la carabine, 6 m/12. Poids de la balle, 10 grammes. Charge de poudre sans fumée, 2 gr. 35. Vitesse initiale du projectile: fusil, 730 mètres; carabine 710 mètres. Rapport du tir, 19 coups par minute. Portée suivant graduation de la hausse, 2000 mètres. Zone dangereuse avant de lever la hausse, 700 id. Portée maxima, 3100 id. Pression de la culasse: 3.00 kilog. par centimètre carré.

Si l'on force la charge de poudre pour arriver à une pression de 4.00 kilogs, par centimètre carré, on arrive à la vitesse initiale de 770 mètres par second.

Limite de résistance du fusil, 10.000 kilogs. par centimètre carré.

La conclusion forcée de ce qui précéda, c'est que le gouvernement, malgré tout ce qu'on a pu dire et redire, possède pour moins de 10 piastres un fusil meilleur au point de vue balistique et pratique, que tous les fusils à répétition des pays voisins. N'est-ce pas, comme nous le disions en commençant, une espèce de miracle?

### CE QU'EST L'INVENTION DE TURPIN

Ainsi qu'on l'a dit tout justement, l'invention de M. Turpin se ramène et se résume à ceci: remplacer l'artillerie traditionnelle par des fusées de fort calibre, auxquelles on a commencé par imprimer un violent mouvement de rotation.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on songe à employer les fusées d'artifice à la guerre. L'idée est probablement aussi vieille que le poudre à canon elle-même. Mais les difficultés d'application étaient si grandes, qu'on, avait fini par y renoncer. Si, en effet, la fusée a l'avantage d'être un projectile autonome, en ce sens qu'il est à lui-même son propre organe de lancement, c'est, en revanche, un projectile éminemment capricieux, dont il est malaisé de garantir la rectitude et la portée, et qui pourra parfois la faire rebondir jusqu'à décrire dans l'air les crochets les plus inattendus, sinon même jusqu'à revenir la façon du boomerang australien, sur ceux qui l'ont mis en branle.

C'est en vain que pour pallier ou tourner cette difficulté, on avait imaginé les procédés les plus ingénieurs. Les risques étaient encore trop nombreux et trop considérables pour que les fusées pussent continuer de faire partie de l'arsenal courant des armées. Malgré les succès récents qu'avait obtenu autrefois de leur emploi le général Congrève, qui avait réussi ainsi à lancer des obus de cent kilos, malgré que le maréchal Marmon fut allé jusqu'à déclarer que le jour où l'on apprendrait à discipliner les pièces d'artifice, il s'ensuivrait une révolution radicale dans l'art militaire et que le face du monde en pourrait être changé, l'usage des fusées de guerre n'apparaissait plus aux spécialistes les plus aventuriers que comme une irréalisable utopie.

C'est alors que M. Turpin s'avisa de leur appliquer le principe sur lequel reposait l'instrument de physique connu sous le nom de gyroscope.

M. Turpin prend une fusée, c'est-à-dire un obus fixé à un tube métallique appellé cartouche qui contenant une charge de poudre fusante dont la déflagration lance le tout dans l'espace. Il fait ainsi l'économie d'un canon, puisque la substance explosive qui donne la propulsion fait corps avec le projectile lui-même, qui est donc à la fois une fusée et un obus.

Le résultat obtenu est tout à fait satisfaisant, mais il faut faire quelques modifications pour qu'il soit parfaitement adapté à l'artillerie. Il faut, en effet, que la vitesse de rotation demeure constante. C'est ainsi que le gyroscope peut rester, tant qu'il tourne, suspendu au port de la fusée, et ne cessé d'actionner en chemin tout le long de sa trajectoire, jusqu'à ce qu'elle soit complètement déroulée.

C'est alors que M. Turpin s'avisa de leur appliquer le principe sur lequel reposait l'instrument de physique connu sous le nom de gyroscope.

— Vous l'entendez, commandant?

— S'il le fallait, répondit le capitaine Jacques avec le légume d'un vaste loup de mer.

— Je ne serai pas aussi exigeante, reprit l'imperatrice. Je vous demanderai des oranges de Taiti, dont mon cœur d'Alba raffole, tui elles paraissent divines.

— Parbleu, des oranges du paradis terrestre, ajouta la rieuse jacqueline...

— Vos désirs sont des ordres et mon honneur est d'obéir.

Cela dit, le capitaine Jacques déposa un baiser sur les doigts roses de la souveraine qui accepta le hommage du vieux marin avec son beau sourire d'archange palan.

Le commandant Jacques partit et se traversa si heureux et si rapidement, qu'il rapporta à l'imperatrice des oranges de Taiti, ayant encore, sur leur cuirassé doré, la fraîcheur et l'arôme des fruits cueillis, le matin même, au lever de l'aurore.

Cette course vertigineuse autour du globe, dont le vaillant capitaine Jacques se montre si habilement fier, fut accomplie avec plus de rapidité encore par le capitaine Gervais, commandant la *Garonne*; et si la renommée d'ouvrage de l'audace et l'imprévoyance des assaillants, fut de tous les bords. Tous eurent été égorgés, tant la fièvre du carnage dévorait les marins, si leur commandant, aussi généralement qu'intrépide, n'eût déclaré sacrés les prisonniers.

Un général du génie se refusa à croire à un succès si grand et si promptement obtenu. Il voulait voir la place où le combat s'était livré. Gervais rappela alors ses compagnons, faisant la route en avant; mais le général s'opposa à une nouvelle tentative qui pouvait devenir désastreuse, car le jour se faisait et sur la neige qui tapissait le sol, la petite troupe mettait une note sombre, servant de but au tir des Prussiens irrités!

La colonne rentra à



# CARNE LIQUIDA (VIANTE DE LIQUIDE)

Extracto Liquido

DE FOGO Y PEPTONIZADO

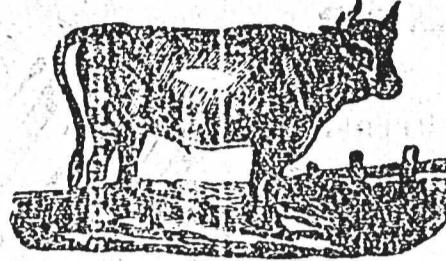
DEL DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

VILLEMIER Y VALDEZ GARCIA

MONTEVIDEU (AMERICA DEL SUD)

Calle URUGUAY N.º 175



EN VENTA  
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO

G. Ortúñu, Cangallo 1060, Buenos Aires.

E. Avila, P. O. Box 3120, New York.

Gregorio Ortúñu, Finazza Campello, 8

Génova.

J. d. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-París.

Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.

Campos y Ca., Lisboa.

# P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY  
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio  
de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificación

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

# ORELLANA

Capitan: H. W. HAYES

Saldrá el 20 de Diciembre de 1884

Para Rio Janeiro, Lisboa,

# VIGO,

La Pallice, La Rochelle

# Plymouth y Liverpool

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES  
PASAJES A VIGO EN 3<sup>CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA</sup>

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

Durante la estación de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañía despatchará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la Plata.

La Compañía expide pasajes para:

Vigo,  
Carril,  
Coruña,  
Ferrol,  
Rivadeo,  
Gijon,  
Santander,  
Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

# WILSON SONS Y Ca. LIMITED AGENTES EN

MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214 BUENOS AIRES 363

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

# Banque Française--L. B. Supervielle

# 232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe, sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, jet ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie, et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentins,

Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale

LA BANQUE: Envoi des lettres de crédit, accorde et vend toute classe de fonds, publics, titres o

cédus, etc., et les reçoit en dépôt pour l'émission des coupons et dividendes, fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres.  
Palements et encassemens sur les deux places  
Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. à 11 du matin.

# GRANDS VINS DE CHAMPAGNE VICTOR TUOT & Cie.

REIMS

Unicos representantes en las Repúblicas Oriental y Argentina, A. Beduchaud e hijos, calle Ciudadela esquina Paraná. Depósito para venta por Mayor y Menor, PABLO BEISSO, calle Uruguay números 16 y 18.

# LEGATION DE FRANCE

LISTED DES PERSONNES DE NATIONALITE OU D'OR

DU FRANCAIS QUI AURAIENT INTEREAT A RECE

VOIR OU A FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS A LA LIG

GATION.

Mon avideo, Novembre 9 1891.

Audap (Pierre).—Autschisky.

Beaupuy frères.—Burdet (Pierre).—Berard

(André Alexandre).—Benavides (Victor).

Casini (Pierre).—Coaté (Marie).—Cazassus

(Lucien Libe).—Cauibissons (Poumarou J.).

Caumont (F.).

Dupuy (Girons).—Dugenne (Alexandre Eu-

guen).—Dautier (Emile Amédée).—Doat (Jean

Baptiste).—Escrutay (Joseph).—Eduzantey Etchart

(Jean).—Etchebarne (P.).

Fière (Eugène).

Gasc (Jean François).

Hecé (Felicienne Emile).—Haramburu.

Jacquet (Emile).

Keromes (François).

Lous (Lauren).—Lucave (Désiré Martin).

Larrieu (Eugène).—Lamotot Min. née Agathe

Pouilly. —Latfargue (F. Ix).—Lacoste (Pierre).

Noel Min. —N'guro (André).

Oger (Gustavo Ferdinand).

Palet (Charles).

Rotay (Pierre).—Reginensi (Joseph Félix).

Rolin (Mélanie).—Rousseau (Aimé épouse

Rossignol).—Rouillon (Auguste).

Saubiran (Mme).—Santurio (Marcelino).

Tailhada (Juan Baptiste).—Thoinon (José-

phine).

A. B. Saint Chaffray,  
Ministro de Franco.

# VERMOUTH ANTI-ANÉMICO

URUGUAYO



Del doctor Ochoa

COMPUESTO DE EXTRACTO DE CARNE, JUGO DE UVA

QUINA, CANELA, NARANJA Y VALERIANA—CON

PRIVILEGIO EXCLUSIVO DEL SUPERIOR GO-

BIERNO.

Es incomparable a la leche y coñac  
después del baño y antes de cada comi-

da; sobre todo para señoras y niños.  
Una copa de los usuales para el Oporto  
contiene más de sesenta gramos de  
curne.

El prospecto que cada botella lleva, in-

dica sus virtudes.

Se vende en los establecimientos bal-  
nearios y principales farmacias. Depósi-  
to general Lloguino Hermanos calle Rin-  
coa núm. 178 y Damarchi Parodi y Cia  
Cerrito 271.

# Le Docteur Baena

A transférir son certificat de consultation à la  
calle Sarací n.º 210 — Heures de 1 a 3 p.

Manuel R. Alonso ESCRIBANO

Calle 18 de Julio n.º 71 (solo).

JULES MARY 99

Ils n'avaient pas de bagages à emporter.  
Par conséquent, ils n'avaient pas à rentrer au  
hangar. Ils partirent dès que Criquet eut lui-  
même réglé son compte avec le briquetier.

Ils n'avaient garde de suivre le petit sentier  
des bords de la rivière par où tout à l'heure ils  
avaient vu passer les gendarmes. Ceux-ci pou-  
vaient revenir, ayant terminé leur enquête et,  
frappés par quelques indices, qui sait s'ils  
n'adresseraient pas aux jeunes gens des ques-  
tions indiscrettes? Un détail insignifiant pouvait  
les trahir. Les gens de la villa avaient serré de  
près Berline et Criquet dans leur fourrière. Ils  
auraient raconté cela aux gendarmes. Ceux-ci

avaient déjà qu'un jeune fille faisait partie de  
la bande qui avait pillé le château. Leur atten-  
tion serait mise en éveil par la rencontre de  
Berline. Il fallait donc éviter cette rencontre à  
tout prix.

Ils gagnèrent la route, suivirent pendant un  
kilomètre ou deux, puis ils prirent un chemin  
vicinal, sans même s'informer où ce chemin  
les conduirait.

Pour eux, le plus pressé était de s'éloigner  
de ce pays, afin que personne ne s'y occupât  
plus d'eux.

Criquet était resté silencieux depuis le dé-  
part.

Il marchait derrière Berline et Berline. De  
temps en temps Criquet se retournait vers lui,  
souriait et lui adressait une bonne parole.

Criquet souriait à son tour et répondait.

Et c'était tout. Mais l'infirmier était préoccupé;  
cela le devinait.

Ce que Criquet ne pouvait voir, c'est que de-  
puis qu'ils avaient quitté le hangar, Criquet  
avait jeté bien des fois les yeux en arrière, dans  
la direction de la Vence, là où il savait que Bo-  
rouille dormait encore.

A quoi pensait-il?

(A suivre.)

# LES ENFANTS MARTYRS

## PREMIERE PARTIE

La Maison des Anglais

—Qu'est-ce qu'il y a fait Criquet.

—Viens toujours. Nous sommes encore trop

prêts.

—Un nouveau danger!

—Non.

Quand ils furent assez loin du hangar pour  
ne pas être entendus par Borouille s'il venait  
à se réveiller.

—Mon Criquet, dit Criquet, tu sais que je  
t'aime beaucoup.

—Oui.

—Après Berline, c'est toi que j'aime le  
meilleur au monde. Et après toi, c'est Papillon.

—Moí aussi, j'ai beaucoup d'affection pour  
vous deux.

—Eh bien, tu me rends triste, mon Criquet.

—Pourquoi, Charlot?

—Je crains que tu ne deviennes un mauvais

garçon pareil à Borouille.

—Il est si rigolo, Borouille.

—Tout ce qu'il fait est mal.

—Mais Criquet, toi-même tu as volé des pou-

les? Et tu nous as accompagnés à la villa?

—C'est vrai et je m'en repens. Et je ne re-

commencierai plus de ma vie, tu pourras être certain.

Et si je pouvais réparer le mal que j'ai fait, je le réparerais tout de suite. Alors,

mon bon Criquet, je t'ai fait venir pour te dé-  
mander si tu veux rester avec Borouille.

—Mais moi, Charlot?

—Nous deux, nous fuyons.

Criquet resta interdit.

Il croyait que Charlot ne mourrait pas à exé-  
cution le menacé qu'il avait faite à Borouille,

qu'il ne lo quitterait pas.

—Mais qu'est ce que vous allez faire?

—Nous ne savons pas.

—Qu'est-ce que vous allez faire?

</